

KARATÉ BUSHIDO

1^{ère} revue mondiale des arts martiaux et sports de combat



REPORTAGE

EGUCHI, LE KARATÉKA
BODYGARD DE L'EMPEREUR

KYUDO

JACQUES NORMAND
LE BUDO À L'ÉTAT PUR

Samedi 27 mars

25^e FESTIVAL DES
ARTS MARTIAUX DE BERCY

Le programme complet

SUS AUX AGRESSEURS !

KRAV MAGA, HAPKIDO, MUAY THAÏ, JU JITSU

4 MÉTHODES INFAILLIBLES POUR VOUS TIRER D'AFFAIRES
NOTRE DOSSIER SPÉCIAL SELF-DÉFENSE

KYOKUSHINKAI

SHIHAN **CHONG**,
L'AMI D'OYAMA
SENSEÏ

K-1 RULES

3 COMBATS, 3 K.O.
MABEL REVIENT
EN **FORCE**

JAPON

LES **MAÎTRES**
DE **SABRE** DE L'ÉCOLE
KATORI SHINTO-RYU

MARS	2010
6,95 €	N°383
www.karatebushido.com	

M 01581 - 383 - F: 6,95 € - RD

MARS 2010 - N°383 - 6,95 € - RD



**EN
QUELQUES
DATES**

- ▶ **1941** Naissance
le 30 mars à
Singapour
- ▶ **1955** Débute
les Arts Martiaux
- ▶ **1964** Découvre
le Karaté Kyokushin
- ▶ **1966** Rencontre
Oyama
- ▶ **1968** Reçoit
le 3^e dan
- ▶ **1972** Est 4^e dan
- ▶ **1975** Devient 5^e dan
- ▶ **1998** Elu « Black
Belt Hall of Fame »
- ▶ **1999** Nommé 8^e dan



Mémoires d'un des grands anciens du Karaté Kyokushinkai

SHIHAN CHONG

« INSUFFLER LE FIGHTING SPIRIT »

Peter Chong appartient à la grande histoire, celle des pionniers, celle qui a dessiné la légende des Arts Martiaux. Né à Singapour en 1941, il s'est construit un destin extraordinaire en s'aventurant un jour au Japon. Devenu proche de Matsutatsu Oyama, le fondateur du Kyokushinkai, Shihan Chong est désormais 8^e dan et le plus ancien à avoir connu le maître. Il est d'ailleurs considéré comme son aîné. En route pour l'aventure...

Par Ludovic Mauchien
> Photos : I.K.O.

Shihan Peter Chong est l'un des plus hauts dignitaires au monde du Karaté Kyokushinkai. 8^e dan depuis 1999, il est le dernier des pionniers encore vivant. Elève d'Oyama dès 1966, il en devint l'un de ses gardes rapprochés et l'un de ses confidents.

Ce statut, il le doit à plus de quarante années de pratique passées au service de l'école Kyokushin et à une histoire singulière. Né à Singapour, il part à l'aventure un jour de 1965, sans même en informer son père et sa femme. Objectif ? S'entraîner au Honbu Dojo de Masutatsu Oyama. Dès leur première rencontre, en 1966, le courant passe. Le jeune Peter Chong fait montre d'une force de caractère et d'une combativité qui plaît au Maître. Il effectuera deux séjours d'un an et demi au Japon. Dès lors, il sera toujours proche d'Oyama. 3^e dan dès 1968 (une rareté à l'époque), 4^e dan en 1972, il développe le Karaté Kyokushin à Singapour. Auteur de démonstrations mémorables (Ndlr : comme vous pourrez le voir lors du prochain Festival des Arts Martiaux), pédagogue patenté, Shihan Chong est aujourd'hui l'un des personnages les plus respectés du Kyokushinkai et l'un des cinq « Brand chief » de l'IKO 1 en charge d'un continent (l'Asie). Il a permis au Kyokushin d'être répandu dans tout le Sud-Est asiatique. Il conte son histoire...

LE KYOKU GRÂCE AUX « CATHOS »

« J'ai commencé les Arts Martiaux avec mon père, à l'âge de 14 ans. Mais il s'est converti au catholicisme et n'a plus voulu m'enseigner car il privilégiait la non-violence. Puis je suis tombé sur des livres de Karaté

qui abordaient le combat au K.O. En parallèle de la Boxe et du Judo, je faisais du Karaté mais j'en avais un peu marre des Kata.

La chance m'a servi. Alors que je travaillais comme vendeur dans un magasin, j'ai croisé un touriste japonais qui m'a parlé pour la première fois de Sosaï Oyama et m'a donné son adresse. J'ai écrit et, à ma grande surprise, Sosaï m'a répondu. Il acceptait que je vienne m'entraîner au Japon, dans son Dojo. J'ai économisé pendant des mois pour rester deux ans. »

EN ROUTE POUR L'AVENTURE

« J'ai pris le bateau pour Yokohama en 1966. Au port, un Karatéka m'attendait avec ma photo. Dès notre arrivée, au Honbu Dojo, à Tokyo, nous nous sommes rendus au 3^e étage, dans le bureau de Sosaï Oyama. Il m'a accueilli chaleureusement et ses premiers mots furent : « Bienvenue au Japon. Oubliez les femmes ». Lors des premiers entraînements, j'étais déjà à court physiquement après les Kihon ! Les premières semaines furent difficiles...

Les autres karatékas ne comprenaient pas mon silence. Ils croyaient que j'étais hautain et insolent. En fait, j'ignorais le japonais ! A chaque séance de sparring, ils ne me faisaient aucun cadeau. A l'époque, les coups étaient vraiment portés. Autant vous dire que j'ai souffert. Mais quand ils ont appris que j'étais un étranger, ils se sont excusés et se sont mis à m'enseigner le japonais.

Mon deuxième séjour, en 1968, fut marqué par mes problèmes financiers. Je travaillais dans un restaurant, donnais des cours d'anglais et je combattais en Kick-boxing pour de l'argent. J'en ai gagné beaucoup et j'ai pu retourner à Singapour en 1969. »

OYAMA, LE SENSEÏ

« Oyama Senseï était un professeur très strict et très fier. Quand il demandait à ce que l'on fasse 100 coups de pied et 100 sauts, vous aviez intérêt à les faire bien, sinon il doublait la dose. Il fallait mieux sauter haut sinon vous restiez, même après le cours. C'étaient des entraînements très durs.

Oyama Sosaï accordait autant d'importance au combat qu'aux Kata. Selon lui, toutes les techniques de

combat sont incluses dans le Kata. Il fallait les travailler à travers les Bunkai. Ses entraînements comprenaient aussi du fitness, du stretching, de la musculation (levée de poids). Ils nous apprenaient également des techniques de projection.

Il mettait toujours en avant mon endurance et mon mental devant les autres élèves. J'étais très chanceux car il voulait que je l'accompagne à travers le Japon pour faire des démonstrations de notre Karaté. Il nous montrait comment casser les briques ou les planches.

Au fil des années, je suis devenu très proche de lui. Je l'accompagnais dans tous ses déplacements en Asie. Il me donnait souvent des cours privés. Quand on était tous les deux, il aimait se confier. C'est en 1992 qu'il m'a parlé pour la première fois de Shokei Matsui. Il m'a demandé de le soutenir. »

TERRIBLE, L'ENTRAÎNEMENT...

« Le sparring, c'était un combat libre. Cela commençait doucement mais ça se terminait en sang. Shiguru Oyama, Yamazaki, Sato et quelques autres, cognaient très forts et continuaient à vous frapper même si vous tombiez ou vous criiez « Mairimashita » (arrêtez, s'il vous plaît !). Je me



« ON S'EST ENTRAÎNÉ DANS LE CIMETIÈRE. NOUS FÛMES RAPIDEMENT UNE DIZAINE »



souviens de quelques élèves qui traversaient la rue en boitant pour se rendre à l'hôpital. Les infirmières nous prenaient pour des fous !

On s'entraînait deux fois par jour, six jours par semaine, 2 h 30 le matin, autant l'après-midi.

Il aimait emmener quelques disciples dans un restaurant coréen, « A Li Lang », une à deux fois par semaine. Là encore, il nous testait. Il commandait de la nourriture à chaque fois que notre assiette était finie. Au bout d'un moment, on ne pouvait plus rien

avaler ! Mais il insistait toujours pour qu'on ne laisse rien, car c'était du gâchis, sinon l'entraînement du lendemain serait plus dur. »

LES 100 COMBATS ? UNE EXPÉRIENCE TERRIBLE !

« Bien sûr que j'ai été testé sur cette épreuve. C'était lors du camp d'été 1968, sur la plage de Chiba. Mais j'ai abandonné après 30 combats. Les affrontements étaient douloureux et sanglants. Une expérience terrible ! Cela s'est relativement bien passé lors des 10 premiers rounds. Lors des dix suivants, mes mains et mes jambes commençaient à être couvertes de sang. Ces combats se déroulaient sur la plage. Le sable collait et pénétrait la peau. J'étais ouvert à plusieurs endroits, sur les bras et les jambes.

Il y avait toujours plus de poings et de jambes qui arrivaient. Il fallait les bloquer et contre-attaquer, encore et encore... Après un combat très dur contre Fujihira Senpei, où il m'avait mis deux fois K.O., sur un coup de poing au foie puis un coup de pied à la tête, j'ai voulu abandonner. Mais Oyama Sensei m'a ordonné de continuer. Je ne me souviens plus très bien des derniers rounds. On m'a ensuite raconté que je suis tombé K.O., que Fujihira m'a porté et jeté dans la mer. L'eau salée pénétrant mes blessures m'a instantanément réveillé ! Cette épreuve m'a incontestablement permis de progresser mentalement et physiquement. Et je n'ai fait que 30 combats ! »

UN KARATÉ... D'OUTRE-TOMBE

« En 1968, alors que j'étais au Japon, un télégramme m'apprit que mon père était grièvement malade. Je ne l'avais pas revu depuis mon départ. Sosaï m'a conseillé de retourner à Singapour mais, quand je suis arrivé, mon père était déjà enterré. C'est toujours aujourd'hui une terrible peine pour moi. Accablé, je suis resté plusieurs jours près de sa tombe. Je m'entraînais la nuit dans le cimetière. J'ai alors rencontré deux personnes, qui venaient voir la tombe de leurs proches. On s'est entraîné ensemble dans le cimetière. Nous fûmes rapidement une dizaine. Un jour, la police est venue et nous avons été obligés de déménager. Nous sommes allés au temple bouddhiste, le Palaï. Je suis resté six mois avant de retourner au Japon pour mon deuxième séjour. »

LE KYOKU, KEZAKO

« Le Karaté Kyokushin n'est pas un sport. C'est un Budo, un art martial qui apprend à votre corps et votre esprit à devenir fort. Dans mes cours, je privilégie toujours le mental au physique afin d'insuffler le « fighting spirit » à mes élèves. C'était la philosophie de Sosaï Oyama. Le Karaté Kyokushin doit permettre de pouvoir se défendre soi et sa famille et, aussi, d'acquiescer une sérénité qui permet de vivre en harmonie avec les autres. »

Merci à Katsuhito Gorai